membres de l'assemblée, entre autres l'empereur, en les rendant témoins des phénomènes alors fameux sous le nom d'*expériences de Magdebourg*. Il émerveilla surtout l'assistance par ses deux hémisphères retenus au contact par la seule pression de l'air, et que seize forts chevaux suffisaient à peine à séparer. L'archevêque de Mayence voulut avoir l'instrument de Guericke. Il l'emporta dans son palais, et il prenait plaisir à répéter et à expliquer lui-même les expériences.

Guericke a aussi fait de bonnes observations astronomiques. Un des premiers, il annonça qu'on pourrait prédire le retour des comètes. Il donnait, des taches du soleil, une explication qui n'a point été admise. Il supposait qu'elles n'étaient autre chose que de petites planètes dont la révolution s'effectuait dans des cercles très-rapprochés de cet astre. Ses travaux et ses principales observations ont été publiés sous le titre : *Experimenta nova, ut vocant, Magdeburgica, de vacuo spatio, etc.* (Amsterdam, 1672). Il avait écrit une histoire : *Historia civitatis Magdeburgensis occupatæ et combustæ*, qui ne fut pas imprimée.

GUERICKE (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien protestant, né à Wettin (Prusse) en 1803. Après avoir étudié à Halle, il fut nommé professeur de théologie dans cette université. Représentant distingué et savant du vieux luthéranisme, il fut mêlé aux querelles passionnées dont l'Allemagne fut le théâtre dans le premier tiers de ce siècle, et il perdit successivement ses places d'examinateur (1833), de professeur (1835) et de pasteur (1838). Le roi de Prusse actuel le rétablit dans toutes ses fonctions en 1840. On a de lui : *Etudes pour servir à l'introduction historique-critique au Nouveau Testament* (Halle, 1828-1834, 2 part.); *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Leipzig, 1843); *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Halle, 1837, 2 vol.; 8e édit., Berlin, 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Leipzig, 1839-1846); *Histoire de la Réformation* (Leipzig, 1855); *Manuel d'archéologie chrétienne* (1859, 2e édit.). En 1840, M. Guericke a fondé le *Journal de théologie luthérienne*, qu'il a rédigé d'abord avec Rudelbach, puis, après la mort de ce dernier, avec Delitzch.

GUÉRIDON s. m. (ghé-ri-don — origine inconnue. On sait seulement qu'un personnage grotesque de ce nom figurait dans une vieille chanson :

> *Guéridon* est mort!
> Depuis plus d'une heure
> Sa femme le pleure.
> Hélas, *Guéridon!*)

Table de luxe, à un seul pied, sur laquelle on dépose ordinairement des objets d'ornement ou de petits ouvrages de dames : *Un* GUÉRIDON *en bois de rose. Déposer un flambeau sur un* GUÉRIDON.

— Navig. Ecope, pelle de bois creuse avec laquelle on vide l'eau qui entre dans une embarcation.

GUÉRIGNY, bourg de France (Nièvre), cant. de Pougues, arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Nevers, au confluent des deux Nièvres; pop. aggl., 553 hab.—pop. tot., 3,016 hab. Forges de La Chaussade, l'un des établissements métallurgiques les plus importants de France. Elles occupent 1,300 ouvriers. Château du XIIIe siècle, habité aujourd'hui par les principaux agents de l'administration. Au N. de Guérigny, en remontant la Nièvre, on trouve l'ancien château de Villemenant, demeure autrefois de l'illustre famille de Lange, et aujourd'hui de plusieurs familles d'ouvriers.

GUERILLA s. f. (ghé-ri-lla; *ll* mll. — mot espagn., dimin. de *guerra*, guerre). Art milit. Troupe espagnole combattant en tirailleurs; troupe de partisans quelconques : *Les* GUERILLAS *espagnoles. La petite armée polonaise s'est fragmentée en* GUERILLAS, *qui recommencent à éparpiller la guerre.* (A. Martin.)

— **Encycl.** La guerre de partisans n'est pas nouvelle en Espagne : on trouve déjà des *guerillas* au temps des Maures. L'usage s'en est toujours maintenu depuis. Mais ce qui a fait la véritable réputation des *guerillas*, c'est la guerre meurtrière qu'elles nous firent en 1808, et principalement après la capitulation de Baylen. De tous les coins de l'Espagne, de toutes les masures, de toutes les broussailles, on vit sortir des nuées de paysans qui se ruaient sur nos troupes à l'improviste. Les bandes les plus renommées furent celles de Renovalès, d'Espoz y Mina et de son neveu, Juan Martin, dit l'*Empecinado*, de Julian Sanchez, du docteur Rovera, de Juan Paladea, dit *el Medico*, du curé Merino, des Principe, du frère Sapia, de Juan Abril, de Jauregui, dit *el Pastor*, de Porlier, dit *el Marquesito*. Leurs forces réunies ne s'élevaient pas à moins de 60,000 hommes. La guerre des *guerillas* est une guerre d'embûches et de surprises. Elles pillent les bagages, les convois de vivres, harcèlent les détachements et les postes, font main basse sur les traînards et les hommes isolés. La manière dont elles font la guerre, la fréquence et la rapidité de leurs retraites rappellent la conduite de nos chouans.

GUÉRIN ou **GAERIN** (saint), frère de saint Léger, évêque d'Autun, né vers 626, mort en 678. Il aida son frère dans la lutte que celui-ci soutint contre Ebroïn, maire de Neustrie, tomba entre les mains de leur ennemi, et fut condamné, comme complice du meurtre de Childéric II, à être assommé à coups de pierres. L'Eglise, qui le regarde comme un martyr, célèbre sa fête le 2 octobre.

GUÉRIN ou **GARIN**, prélat et ministre français, né dans le Limousin en 1160, mort en 1230. Elevé, en 1213, au siége épiscopal de Senlis, il gagna la confiance de Philippe-Auguste, assista à la bataille de Bouvines et contribua à la victoire, fut choisi par le roi pour un de ses exécuteurs testamentaires et nommé chancelier par Louis VIII (1223). Il fut un des premiers qui formèrent le recueil de titres connu sous le nom de *Trésor des chartes*.

GUÉRIN, GÉRIN ou **GUARIN**, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né dans l'Albigeois, mort en 1243. Il succéda, comme grand maître des hospitaliers, à Bertrand de Taxis, vers 1240, dans les circonstances les plus difficiles. De profonds dissentiments avaient divisé les Hospitaliers et les Templiers, et la Palestine se trouvait inondée de barbares appelés Khorasmiens. Sentant l'impossibilité de défendre Jérusalem, démantelée et sans troupes, contre les attaques de ces derniers, les grands maîtres de l'Hôpital et du Temple se décidèrent à conduire à Jaffa les chrétiens du pays. Un certain nombre d'entre eux qui voulurent rester furent massacrés par les envahisseurs, devenus bientôt après les maîtres de la ville. Cependant les chrétiens ne renoncèrent pas à la résistance. Les Templiers demandèrent des secours aux soudans d'Emesse et de Damas, qui consentirent à leur envoyer quatre mille chevaux sous les ordres de Moucha. C'est avec ce renfort que la petite armée chrétienne en vint aux mains avec les Khorasmiens, dix fois supérieurs en nombre. Guérin commanda l'aile gauche, composée des chevaliers de son ordre et des troupes du comte de Jaffa. Après une bataille qui dura deux jours, les chrétiens, malgré des prodiges de valeur, succombèrent sous le nombre, et le grand maître des Hospitaliers y perdit la vie, ainsi que le grand maître des Templiers.

GUÉRIN (Guillaume), avocat général du parlement de Provence, mort en 1554. Il s'est rendu fameux par la barbarie avec laquelle il fit exécuter, en 1545, l'arrêt rendu par le parlement, en 1540, contre les Vaudois de Cabrière et de Mérindol. Il commença par être lieutenant du roi à Houdan, dans l'Ile-de-France, se fit destituer pour cause de concussion, mais n'en parvint pas moins au poste d'avocat général à Aix. Il montra alors envers les malheureuses victimes du fanatisme religieux la cruauté d'un bourreau. Un jeune homme de Mérindol ayant essayé de se sauver, Guérin cria de toutes ses forces aux soldats qui, fatigués de massacre, le laissaient fuir : *Tolle, tolle!* et le malheureux fut arquebusé. Après la mort de François Ier, les seigneurs des villages détruits et mis en cendres par Guérin portèrent plainte contre lui au parlement de Paris. Bientôt après, l'avocat général fut arrêté et condamné à être pendu, non pour le rôle odieux qu'il avait joué dans les massacres, mais comme s'étant rendu coupable de « faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations. »

GUÉRIN (Gilles), sculpteur français, né à Paris en 1606, mort en 1678. Elève du statuaire Lebrun, il débuta par les décorations du château de Cheverny, où il a laissé des figures en ronde bosse et des bas-reliefs d'un certain mérite. Ces travaux lui valurent la protection du comte de Cheverny, par l'influence duquel il eut l'occasion de déployer au Louvre toutes les ressources de son talent. Les cariatides et la *Renommée* qu'il sculpta à gauche du pavillon central de la cour de François Ier sont des œuvres consciencieuses, savantes, réfléchies, dignes de figurer à côté des créations de Jean Goujon. Les qualités éminentes de ces sculptures décoratives le firent charger d'exécuter, à Saint-Germain-le-Vieux, vieille église disparue, qui était située dans la Cité, six figures de bois, grandes comme nature, *Saint Germain*, *Saint Jean l'Evangéliste* et quatre anges adorateurs que l'on peut comparer, pour l'élégance et la finesse de l'exécution, au fameux groupe de Germain Pilon. Peu après, Guérin exécuta (1646), au château de Valery (Gâtinais), le *Mausolée du prince de Condé*. La composition, dont la figure couchée du prince est le motif principal, ne manque point de solennité. Les quatre statues, la *Justice*, la *Prudence*, la *Force*, la *Tempérance*, qui complètent le monument, sont d'une belle ordonnance, pleines de caractère et de sentiment. L'habile artiste montra toute la souplesse de son talent dans les groupes de nymphes et d'enfants, qu'il exécuta au château de Maisons. L'élégance et la légèreté des draperies, le choix des mouvements, la souplesse des chairs, le type des physionomies donnent à ces figures un mérite véritable. Il en est de même de la *Vierge* et de l'*Atlas*, ses morceaux de réception à l'Académie, qui venait d'être créée (1648); ces deux figures sont excellentes; celle de la *Vierge* est simple, d'une poésie douce et vraiment religieuse; l'*Atlas*, au contraire, conçu sous l'influence de l'antique, est d'une exécution puissante et magistrale. Guérin, l'année suivante, était à Soissons, décorant l'église Saint-Gervais, où l'on voit encore de lui plusieurs grandes statues de saints. En 1650, il revint à Paris, où il fut chargé de décorer au Louvre la chambre du roi; le plafond, la cheminée conservent encore les bas-reliefs et les figures de ronde bosse qu'il y exécuta. En 1654, le grand prévôt de Paris confia au statuaire éminent l'exécution du *Louis XIV terrassant la Discorde*, qui fut placé dans la cour d'honneur de l'Hôtel de ville; mais ce groupe maniéré, emphatique et d'un goût douteux, fut remplacé, en 1689, par le bronze de Coysevox. Guérin continua d'exécuter un nombre considérable de travaux dans des églises et des châteaux. La plus remarquable des œuvres sorties de son ciseau dans cette seconde partie de sa carrière est le *Mausolée de Charles de La Vieuville*, érigé dans l'une des chapelles de l'église des Minimes. L'ensemble de ce travail, plein de science, d'une harmonie sévère, d'une exécution irréprochable, donne une grande idée de l'étendue du talent de l'artiste. Guérin excellait à modeler et à sculpter des portraits en médaillons d'une ressemblance parfaite. On regarde comme son chef-d'œuvre le médaillon de Descartes qu'on voit à Saint-Etienne-du-Mont. Les dernières années de sa vie furent surtout consacrées à ce genre de sculpture.

Contemporain de Puget et de Girardon, Guérin ne s'éleva jamais à la hauteur de ces maîtres. C'était un statuaire consciencieux et savant, exécutant soigneusement des œuvres conçues avec intelligence; mais ses qualités réelles, très-visibles si on les étudie et si on les analyse, ne produisent pas cette impression soudaine et spontanée qu'on éprouve devant l'œuvre, même incomplète, d'un homme de génie.

GUÉRIN (Jean), peintre français, né à Strasbourg en 1760, mort à Obernay en 1836. Il s'adonna avec beaucoup de succès à la miniature et à l'aquarelle, et se rendit à Paris, où Marie-Antoinette le prit sous sa protection. Pendant la Révolution, il dut quitter la France. De retour à Paris sous le Consulat, il rivalisa avec Isabey et Augustin comme peintre de miniature, et exposa, de 1800 à 1827, un grand nombre de portraits remarquables. On cite particulièrement ceux de *Napoléon*, du général *Damas*, du baron *Lejeune*, du comte *Fries*, de *Kléber*.

GUÉRIN (Pierre-Narcisse), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris en 1774, mort à Rome en 1833. Il fut d'abord placé dans l'atelier de Brennet, où il montra peu d'aptitude; mais, devenu ensuite élève de Regnault, il fit de rapides progrès. En 1796, il obtint le prix de Rome. Son premier tableau remarquable est *Marcus Sextus*, qui eut, au Salon de 1800, un succès peut-être sans exemple. Ce tableau fut couronné de lauriers; c'était à qui y attacherait des vers louangeurs. Pendant toute l'exposition, il y eut foule pour le voir. On offrit des bouquets à l'artiste; on lui fit des ovations enthousiastes. *Marcus Sextus* est resté le chef-d'œuvre de Guérin, et pourtant, le connaisseur qui l'examine aujourd'hui, au Louvre, ne peut s'expliquer l'engouement d'alors, s'il ignore que ce Romain, revenu de l'exil et trouvant, à son retour, la mort et le deuil dans sa famille, était une allusion aux émigrés qui rentraient, la plupart dépouillés ou ayant à pleurer un parent. En 1802, il exposa *Phèdre et Hippolyte*, composition théâtrale qui obtint néanmoins un très-grand succès et valut à Guérin une mention honorable au concours des prix décennaux. Vers la même époque, il peignit son *Orphée au tombeau d'Eurydice* et l'*Offrande à Esculape*, une de ses meilleures toiles. Il se rendit ensuite en Italie, où il passa plusieurs années. De retour à Paris, il reparut au Salon de 1810 avec trois tableaux : l'*Aurore enlevant Céphale*, composition gracieuse qui fut froidement accueillie; *Adromaque et Pyrrhus*, production théâtrale et froide, et *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*, toile faiblement exécutée qui donna lieu à de vives critiques. Vers cette époque, Guérin ouvrit à Paris un atelier qui fut très-fréquenté. Chose assez remarquable, c'est de l'atelier de cet artiste, amant exclusif de la beauté antique, que sont sortis les romantiques les plus ardents : Géricault, Scheffer, Léon Coignet, Orsel, etc. Parmi les œuvres remarquables que Guérin produisit ensuite, nous mentionnerons *Clytemnestre* et *Didon et Enée*, dont le succès fut très-vif au Salon de 1817. Professeur à l'Ecole des beaux-arts en 1814, membre de l'Institut en 1815, il refusa en 1816 la direction de l'Ecole française de Rome, mais accepta en 1822 ce poste qu'il occupa jusqu'en 1828. Il reçut en 1829 le titre de baron. Les compositions de Pierre Guérin ne manquent ni de grandeur ni de majesté. On y trouve de la pureté dans les contours, de l'harmonie dans la couleur, du goût dans les ajustements; « mais il y règne deux défauts, dit Delécluze : l'appareil théâtral dans l'ordonnance générale, et l'exécution pittoresque, qui est privée de soudaineté et d'énergie. » Guérin était un homme petit et d'une santé des plus délicates. Il possédait de l'instruction, écrivait facilement et d'une manière agréable, et sa conversation était substantielle et piquante.

GUÉRIN (Joseph-Xavier BÉNÉZET), médecin et écrivain français, né à Avignon en 1775, mort vers 1850. Il passa son doctorat à Montpellier, puis retourna dans sa ville natale, où il devint médecin en chef de l'hôpital général et professeur de physique au collége. Par la suite, il professa la physique et la botanique à l'Ecole centrale de Vaucluse et fut bibliothécaire conservateur du musée Clavet. On lui doit un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *Essai de médecine et d'histoire naturelle*, recueil périodique (Carpentras, 1798 et suiv., 3 vol.); *Observations sur la vaccine* (1802, in-8o); *Réflexions sur l'inoculation moderne* (1803, in-8o); *Discours sur l'histoire d'Avignon* (1807); *Panorama d'Avignon, de Vaucluse, du mont Ventoux* (1829); *Mesures barométriques suivies d'observations d'histoire naturelle et de physique faites dans les Alpes françaises* (1829); *Observations météorologiques faites à Avignon* (1839); *Abrégé de l'histoire d'Avignon* (1841). — Son fils, Camille GUÉRIN, a suivi également la carrière médicale. Il a publié, entre autres ouvrages : *Essai sur le moyen général de prévenir les résultats souvent funestes de l'étude des sciences* (Paris, 1824, in-8o); *Essai sur l'enchaînement des sciences considérées dans leurs rapports avec l'ordre social; Esquisse du génie de la liberté* (1830, in-8o).

GUÉRIN (Jean-Baptiste-Paulin), peintre français, né à Toulon en 1783, mort à Paris en 1855. Fils d'un serrurier et d'abord apprenti serrurier lui-même, il s'occupa de dessin, tout en maniant la lime, puis acquit quelques notions de peinture. Grâce à une petite somme que lui donna un amateur en échange d'une copie de tableau, Guérin put se rendre à Paris, où il tomba bientôt dans la plus profonde misère. Cependant il parvint à se faire présenter à Gérard, qui lui donna quelques occupations, le fit entrer dans l'atelier de Vincent, puis le prit au nombre de ses élèves. En 1812, Guérin exposa son premier tableau, *Caïn après la mort d'Abel*, dont le succès fut très-grand et dont le gouvernement fit l'acquisition. Le baron Denon, directeur des beaux-arts, enchanté de cette toile aussi remarquable par l'entente du clair-obscur que par la vérité du dessin, proposa au jeune artiste de peindre aux Tuileries un plafond, dont les cartons seuls furent exécutés. En 1817, il exposa *Jésus mort et la Mère des douleurs entourée des apôtres et des saintes femmes*, qui valut à son auteur une médaille d'or. A partir de ce moment, il parut de lui une nouvelle toile à chaque exposition du Louvre. A un dessin pur, à une touche mâle et ferme, il joint une parfaite entente du clair-obscur. Voici ses principales œuvres : *Jésus mort et la Mère des douleurs* (1817), médaille d'or; *Anchise et Vénus* (1822), acquis par l'Etat; *Adam et Eve exilés du paradis terrestre* (1827), chef-d'œuvre de l'artiste; *Sainte Catherine* (1838), à l'église Saint-Roch. On lui doit un assez grand nombre d'excellents portraits.

GUÉRIN (Gabriel-Christophe), peintre d'histoire et de genre, élève de Regnault, directeur du musée de Strasbourg, né à Kehl en 1790, mort en 1846. Il était fils du graveur Christophe Guérin. Il a exposé, aux Salons de Paris, entre autres ouvrages estimés : la *Mort de Polynice* (1817), qui lui valut une médaille d'or; le *Baptême de Jésus-Christ* (1819), à l'église de Saint-François-d'Assises de Paris; l'*Invention de l'imprimerie à Strasbourg* (1827); le *Cardinal de Richelieu chez Mme la duchesse de Chevreuse* (1835); le *Prince de Condé arrivant chez Mlle de Montpensier* (1835); la *Vierge et l'enfant Jésus* (1844).

GUÉRIN (Nicolas-François), marin français, né en 1796. Il prit du service dans la marine en 1811, reçut le grade de capitaine de vaisseau en 1847, commanda l'Ecole navale de Brest de 1847 à 1849, devint contre-amiral en 1854 et prit alors le commandement de l'escadre française de l'Indo-Chine. M. Guérin fait partie de la réserve depuis 1858.

GUÉRIN (Jules), médecin français, né à Boussu (Belgique) en 1801. Lorsqu'il eut terminé ses études à Paris, il suivit les cours de l'Ecole de médecine et passa son doctorat en 1826. Deux ans plus tard, il acheta la *Gazette de santé*, qu'il fit paraître, à partir de 1830, sous le titre de la *Gazette médicale de Paris*. Depuis lors, il n'a cessé de diriger avec beaucoup de talent ce journal scientifique, qui est devenu le principal organe de la presse médicale en France. Après la révolution de Juillet, le docteur Guérin fit partie d'une commission instituée pour présenter un projet de réorganisation dans l'enseignement médical, et ce fut lui notamment qui fit adopter la mesure du rétablissement des concours pour le professorat. Tout en se livrant à ses travaux de journaliste, M. Guérin faisait une étude approfondie des vices de conformation. Pour donner un résultat pratique à ses recherches, il fonda, en 1834, un établissement orthopédique au château de la Muette, à Passy. Il remporta, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé par l'Académie des sciences sur ce sujet : *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie.* Le docteur Guérin avait présenté à l'Académie un ouvrage manuscrit (16 vol. in-fol., avec 100 tableaux et 400 planches) qui n'a pas été publié, mais dont il a donné des parties sous forme de mémoires, dans des recueils spéciaux. En 1839, il fut chargé d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants, et, vers la même époque, il fut appelé à faire partie de l'Académie de médecine. M. Guérin ne s'est pas borné à introduire dans la science et dans l'art orthopédique une foule de faits nouveaux, d'idées et de vues neuves, de beaux et féconds résultats; il a attaché son nom à la découverte de l'incision sous-cutanée, qui permet aux plaies de guérir plus facilement et plus promptement. Parmi les nombreux écrits du docteur Guérin, nous citerons : *Rapport de la commission chargée par le ministre de l'instruction publique de l'examen préparatoire de toutes les questions relatives à l'organisation de la Faculté de médecine de Paris* (1830); *Mémoire sur l'éclectisme en médecine* (1831); *Appréciation de la doctrine physiologique appliquée au choléra* (1832); *l'Extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine dorsale* (1835); *Moyen de distinguer les déviations simulées de la colonne vertébrale des déviations pathologiques* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Mémoire sur la cholérine considérée comme période d'incubation du choléra-morbus* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien* (1838); *Mémoire sur l'étiologie générale des pieds bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied bot congénital* (1839); *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux* (1839); *Mémoire sur l'intervention de la pression atmosphérique dans le mécanisme des exhalaisons séreuses* (1840); *Mémoire sur l'étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1840); *Mémoire sur l'étiologie générale du strabisme* (1841); *Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841); *Recherches sur les luxations congénitales* (1841); *Des plaies sous-cutanées en général et des plaies sous-cutanées des articulations* (1841), etc.

GUÉRIN (Adolphe-Claude), officier français, né à Mortagne (Orne) en 1805, tué devant Sébastopol en 1855. Elève de l'Ecole polytechnique, il en sortit dans l'arme du génie, fut nommé lieutenant en 1830, capitaine en 1832, fit plusieurs campagnes en Algérie, puis revint en France, où il travailla aux fortifications de Sedan, de Bitche et de Lyon. C'est vers cette époque qu'il inventa un nouveau cavalier de tranchée, adopté depuis lors dans l'arme du génie. Après la révolution de Février, Guérin fut élu représentant du peuple à la Constituante, dans le département de l'Orne, et devint, en 1849, rapporteur du budget de la guerre. Son mandat ne lui ayant pas été renouvelé lors des élections à la Législative, il rentra dans l'armée, devint chef de bataillon (1850), passa en Algérie en qualité de chef du génie de la subdivision de Tlemcen, et fit construire dans cette ville une citadelle importante. Lors de la guerre d'Orient, Guérin fut nommé directeur du parc, commandant de la réserve du génie, se signala à la bataille de l'Alma, prit devant Sébastopol un commandement de tranchée, et se fit remarquer par des actes d'intrépidité et d'audace qui lui firent donner le surnom de *Trompe la Mort*. Entre autres traits, on raconte que, accompagné de deux zouaves seulement, il descendit une nuit dans la tranchée russe, pour en étudier les détails. Le 22 décembre 1854, il reçut le grade de lieutenant-colonel, et, bientôt après, avec le titre de chef d'état-major du génie, la direction des travaux du premier corps ou corps de siége. Ce fut sur ses instances que, le 1er mai 1855, Canrobert se décida à faire attaquer un formidable ouvrage de contre-approche qui avait pour objet de transformer les assiégeants en assiégés. Cette attaque, à laquelle Guérin prit une part brillante, eut un plein succès. Le 13 juin 1855, Guérin, qui venait d'apprendre sa nomination au grade de colonel, faisait l'inspection des tranchées, lorsqu'il tomba mortellement blessé par une balle russe. On a de lui une intéressante correspondance sur la guerre d'Orient (1854-1855).

GUÉRIN (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Mortagne (Orne) en 1807. Il abandonna la carrière de l'enregistrement, à laquelle il était d'abord destiné, pour se rendre à Paris (1828), où il publia, l'année suivante, un volume de poésies, *Chants lyriques*. A partir de ce moment, Guérin se consacra entièrement à des travaux littéraires, composa une pièce en cinq actes et en vers, *Cromwell* ou la *Mort de Charles Ier*, qui fut reçue après lecture (1830), mais qui n'a point été représentée, et collabora à un grand nombre de journaux : la *Mode*, le *Voleur*, le *Musée des familles*, l'*Europe littéraire*, la *Revue de Paris*. En outre, il fut un des fondateurs du *Journal des enfants*, où il a publié un grand nombre de morceaux en prose et en vers; puis il fonda la *Gazette des enfants et des jeunes personnes*, feuille hebdomadaire. En 1839, M. Guérin fit un voyage littéraire en Allemagne; il reçut en 1840 le titre d'historiographe de la marine. Un assez grand nombre de ses ouvrages sont destinés à la jeunesse, et quelques-uns ont paru sous les pseudonymes de *Léonide de Mirbel* et de *Guérin-Dulion*. Nous citerons de lui : les *Bons petits garçons; Simples leçons aux jeunes filles* (1835); les *Voix naïves* (1838), contes en vers; les *Jours de bonheur* (1840); le *Tour du monde* (1840-1841, 10 vol.); les *Enfants du peuple* ou les *Fils de leurs œuvres* (1841); *Physiologie des enfants* (1841); *Simples récits historiques* (1842); le *Conteur des petits enfants* (1842, 8 vol.); *Histoire maritime de la France* (1842-1843, 2 vol.; 4e édit., 1846, 4 vol.); les *Jeunes navigateurs; Histoire des Français;* les *Marins illustres de la France* (1844); les *Prêtres illustres de la France* (1845); les *Navigateurs français* (1846); *Histoire de la marine contemporaine* (1848); *Histoire de la dernière guerre avec la Russie* (1860), pour laquelle il dut beaucoup se servir de la correspondance de son frère, le colonel Guérin, etc.; *Jours de bonheur*, contes moraux en prose (1871, in-8o).

GUÉRIN (E.-L.), littérateur français, né en 1807. Il a publié un grand nombre de romans dans lesquels il s'est généralement attaché à reproduire les mœurs du peuple ou à faire vivre ses personnages dans des cadres historiques. Parmi ses ouvrages, facilement écrits, nous citerons : l'*Imprimeur* (1831, 5 vol.); *Madeleine la repentie* (1831); le *Roi des Halles* (1832); la *Fleuriste* (1834); une *Fille du peuple* (1835); le *Marquis de Brunoy* (1836); le *Testament d'un gueux* (1837); les *Nuits de Versailles* (1838); les *Soirées de Trianon* (1838); *Chronique des châteaux de France* (1860); le *Sergent de ville* (1842); le *Siècle et la monarchie* (1850), etc.

GUÉRIN (Georges-Maurice DE), écrivain français, né au château du Cayla (Languedoc) le 5 août 1810, mort au même lieu le 19 juillet 1839. Il appartenait à une famille noble mais peu riche. A l'âge de douze ans il fut placé au petit séminaire de Toulouse et il y commença des études qu'il acheva au collége Stanislas de Paris, autre séminaire. Sa famille le faisait tourner vers les idées religieuses et eût souhaité de le voir entrer dans les ordres; mais, quoiqu'il fût porté naturellement au mysticisme, sa vocation restait incertaine, au moins quant au côté pratique. Né poëte, il éprouva très-jeune l'amour, un amour vague et platonique sans doute, comme furent les aspirations de toute sa vie, et il le chanta dans une pièce de poésie où, à côté de très-beaux vers, il dit, en style de Gongora :

> Ses pleurs vont s'amasser dans le creux d'un rocher.

De pareilles recherches alambiquées sont fréquentes chez ce poëte, très-surfait, que l'on a voulu présenter comme un des interprètes les plus naïfs de la nature.

Dès l'enfance, il était déjà envahi de cette mélancolie maladive qui marque les cerveaux incomplets, les hommes qui ne doivent pas vivre. Il rédigeait chaque soir un journal de ses impressions et de ses pensées, et l'idée de la mort était celle qui revenait le plus souvent sous sa plume. Lorsqu'il eut achevé ses études, il alla passer quelque temps dans sa famille, au Cayla, puis il se rendit en Bretagne, auprès de Lamennais, qui voulait alors fonder un établissement d'études religieuses, une sorte de Port-Royal-des-Champs, et groupait autour de lui ceux que l'on appela les solitaires de la Chesnaye (1832). « C'était alors, a dit de lui Lamennais, un jeune homme timide, d'une piété douce et timorée, d'une organisation si frêle qu'on l'eût cru près de se briser à chaque instant, et ne montrant point encore les facultés d'une intelligence remarquable. » Le jeune Maurice, cette âme faible et rêveuse, cette fleur étiolée, ne pouvait guère être apprécié par ce rude Breton, mal à l'aise dans le catholicisme, et en qui déjà se dessinait le prêtre rebelle.

A la Chesnaye, Maurice de Guérin rencontra le jeune Edmond de Cazalès, petit-fils de l'orateur de la droite à la Constituante de 1789, et l'abbé Gerbet, depuis évêque de Perpignan. De longues promenades et des discussions philosophiques étaient les occupations favorites de ces solitaires; Maurice en a retracé quelques-unes en détail dans son *Journal*. Lamennais était non-seulement le directeur mais l'inspirateur de ces adolescents, et Maurice en subit l'influence, non-seulement dans le sens des idées religieuses, mais encore dans celui des goûts littéraires. La pompe du style de Lamennais se retrouve dans le sien, en sens inverse, pour ainsi dire, par l'affectation même qu'il met à éviter cette pompe et par la recherche des tours prosaïques, en opposition avec le grand flot de poésie du maître. Il quitta la Chesnaye au bout de quelques mois (1833), séjourna chez des amis ou des parents, fit quelques excursions pittoresques dans le cœur de la Bretagne et se rendit enfin à Paris, dans l'espoir d'y trouver une position. Une chaire de littérature comparée lui fut un moment promise, au collége de Juilly; mais cette espérance s'envola et il dut se contenter d'une classe provisoire au collége Stanislas. Il s'enfonça de plus en plus dans l'étude et le mysticisme, se fit néanmoins quelques amis, Scudo, Amédée Renée, Barbey d'Aurevilly, et même crut un instant qu'il allait devenir journaliste; quelques articles de critique, signés de son nom ou de l'initiale M, parurent dans la *France catholique* et dans la *Revue européenne*; mais c'était à des œuvres plus intimes, plus personnelles qu'il était naturellement porté, et vers cette époque il composait le *Centaure*, véritable poëme antique, d'un naturalisme savant, qui le fit accuser de panthéisme. *Hécube* et la *Bacchante*, autres fragments antiques, jaillirent de la même source d'inspiration et, bien que incomplets, révèlent une véritable originalité. V. CENTAURE.

En 1838, quoique sa santé fût déjà profondément altérée, Maurice de Guérin se maria, et, à partir de ce moment, la maladie de poitrine qui le minait empira avec une effrayante rapidité. Il voulut revoir le Cayla et mourir où s'était écoulée son enfance; à peine y fut-il arrivé qu'une crise suprême le prit et l'emporta.

Les fragments publiés de ses œuvres, le *Centaure* entre autres, connus seulement d'un petit nombre de ses amis, avaient passé inaperçus. George Sand, en s'en faisant l'éditeur enthousiaste après la mort du poëte, attira l'attention sur cette physionomie indécise, autour de laquelle des mains pieuses se plurent à tracer une sorte d'auréole. Un volume, composé du *Journal* de Maurice de Guérin, de ses *Lettres*, du *Centaure*, de la *Bacchante* et de quelques autres études, a été publié par M. Trébutien (1860, 1 vol. in-8o). Le même éditeur y joignit en 1862 le *Journal* et les *Lettres* de sa sœur. — Eugénie DE GUÉRIN, née en 1805, morte en 1848, dont l'existence, tout intellectuelle, s'est pour ainsi dire fondue dans celle de son frère, a laissé un *Journal* et des *Lettres* qui ne sont pas sans charme, mais qui ont été trop prônés. Sainte-Beuve leur a consacré une de ses *Causeries* et a été pour beaucoup dans cet engouement auquel travailla de son côté la propagande catholique. Ces pages délicates, féminines, resteront surtout comme un monument de tendresse fraternelle poussée jusqu'à l'adoration, jusqu'à l'absorption de deux pensées en une seule; comme œuvre littéraire, la recherche de la simplicité et du naturel y dégénère en puérilité. Les moindres incidents de la vie, une promenade, un paysage, un ruisseau, des gouttes de pluie, un oiseau qui passe, une femme qui lave du linge, tout est un prétexte à description, un thème pour cette intelligence repliée et qui s'observe perpétuellement. A la première impression de fraîcheur et de nouveauté que causent ces feuilles détachées, succède vite la lassitude; on se sent comme envahi par la mélancolie énervante qui a tué le frère et la sœur. Ces deux physionomies, celle de Maurice à peine plus virile que celle d'Eugénie, s'expliquent l'une par l'autre et gagnent à être rapprochées.

GUÉRIN (Louis-François), écrivain français, né à Châlons-sur-Marne en 1814. Il a composé, outre un grand nombre de petits écrits sur des matières de dévotion : *Manuel de l'histoire des conciles* (1846-1857, 2 vol. in-8o); le *Dévouement catholique* (1850); du *Droit de pétition de l'Eglise* (1851); *Mission des laïques dans l'Eglise* (1853); *Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Eglise* (Paris, 1854-1865, 5 vol. in-8o), son ouvrage capital. M. Guérin a été en outre l'un des rédacteurs du *Mémorial Bordelais* (1849), qu'il a quitté en 1851 pour devenir directeur du *Mémorial catholique*.

GUÉRIN (Alphonse), chirurgien français, né à Ploërmel, dans le Morbihan, en 1816. Il a exercé tour à tour à Lourcine (1858-1861), à Cochin (1862) et à Saint-Louis (1863).

Parmi ses travaux nous citerons : son *Traité de chirurgie opératoire*, qui a eu trois éditions; son *Traité des maladies des organes génitaux externes de la femme*, et un grand nombre de notes et de mémoires sur des sujets spéciaux.

GUÉRIN DE BOUSCAL, auteur dramatique français. V. BOUSCAL.

GUÉRIN-DUMARCHAIS (Pierre), conventionnel et homme politique français, né à Gien (Loiret) en 1759, mort en 1818. Il fut élu membre de la Convention nationale en 1792, se rangea parmi les modérés, vota lors du procès du roi pour la reclusion et le bannissement après la paix, demanda après la chute de Robespierre que les députés proscrits le 31 mai 1793 reprissent leurs siéges à l'Assemblée, fut chargé en 1795 d'une mission dans le Midi et réagit à tel point contre les anciens partisans de Robespierre, que la Convention annula ses pouvoirs. Guérin entra ensuite au conseil des Cinq-Cents, où il combattit les décrets de proscription portés en 1797. Après le 18 brumaire, il entra au Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1806. L'année suivante, il reçut la présidence du tribunal de Gien, mais la cécité dont il fut frappé en 1811 le força alors à prendre sa retraite.

GUÉRIN D'ESTRICHÉ (Eustache-François, selon d'autres Isaac-François), comédien français, né à Paris en 1636, mort en 1728. Il est surtout connu pour avoir épousé la veuve de Molière. Fils de Claude Guérin, qui avait été aussi comédien, il entra au théâtre du Marais sous le nom de du Tricher ou d'Estriché, qui était celui de sa mère. Il se réunit à la société de l'hôtel Guénégaud en même temps que la troupe dont il faisait partie. Son mariage avec Armande Béjart date du 31 mai 1677. Le contrat, fait sous le régime de la communauté, porte que « la future épouse apportera audit futur époux, la veille de leurs épousailles, tous les meubles, ustensiles d'hôtel, linge, habits, vaisselle d'argent et d'étain, titres, papiers et effets contenus en l'inventaire fait à la requête de ladite future épouse, après le décès du sieur de Molière..., tous les biens et effets qu'elle a acquis depuis le décès dudit feu sieur son mari... Ledit sieur futur époux a doué ladite future épouse de cinq cents livres de rente par chacun an. »

Guérin d'Estriché fut un acteur distingué et s'acquit une grande réputation au Théâtre-Français, où il passa trente-sept ans, dans les rôles de grands confidents tragiques. Cet acteur remarquable était un homme plein d'honneur et de probité. Son âme charitable sauva de la misère plus d'un confrère malheureux. Il donnait sans jamais se lasser. « J'aime mieux, disait-il, être la dupe d'un intrigant, que de refuser mon assistance à un homme de bien éprouvé par l'adversité. » Voici la liste des principales créations de Guérin d'Estriché : le marquis de Sardan, dans le *Muet;* Chrysante, du *Flatteur;* Valère, du *Distrait;* l'intendant, du *Double veuvage;* Simon, de l'*Andrienne;* Rutile, de *Manlius;* Achitophel, d'*Absalon*, etc., etc. Les contemporains assurent que Guérin jouait aussi, avec un art et un naturel admirables, les rôles de l'*Avare;* du *Grondeur;* de M. Guillaume dans l'*Avocat Patelin;* de Chrysale des *Femmes savantes;* et dans la tragédie, les grands confidents, tels que Théramène, de *Phèdre;* Arbate et Narcisse. Il y mettait une fermeté de diction et une noblesse d'attitude dont ses successeurs ont perdu le secret. Chaque mot portait; sa physionomie mobile soulignait les intentions du poëte avec une intelligence supérieure.

GUÉRIN D'ESTRICHÉ (Nicolas-Armand-Martial), auteur dramatique français, fils du précédent et d'Armande Béjart, né en 1678 à Paris, mort en 1708. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il voulut terminer la pastorale de *Mélicerte*, que Molière avait laissée inachevée; elle fut jouée, en 1699, sous le titre de : *Myrtil et Mélicerte*. Il fit encore représenter, en 1705, la *Psyché du village*, comédie en 4 actes, qui eut aussi peu de succès que la pièce précédente. Il composa en outre une grande quantité d'assez mauvais vers. Guérin s'étant rendu auprès de son ancien précepteur, devenu curé de campagne, s'éprit de sa nièce, l'épousa et mourut de la poitrine, à peine âgé de trente ans.

GUÉRIN-MÉNEVILLE (Félix-Edouard), naturaliste français, né à Toulon en 1799. Il est fils d'un ingénieur de la marine. Il étudia l'histoire naturelle sous Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Latreille, s'attacha particulièrement à l'entomologie, qu'il a professée notamment au Collége de France en 1850, et fit pendant plusieurs années un cours de sériciculture à Sainte-Tulle, dans les Basses-Alpes. M. Guérin-Méneville est surtout connu par ses nombreuses et intéressantes recherches sur les vers à soie. Il fait partie d'un grand nombre de sociétés scientifiques et littéraires, et il a été chargé à plusieurs reprises de missions scientifiques par le gouvernement. Outre des *Mémoires*, des *Notes*, des *Rapports*, etc., publiés dans divers recueils périodiques, on a de lui : *Iconographie du règne animal de M. Cuvier*, ou *Représentation d'après nature de l'une des espèces les plus remarquables et souvent non encore figurée de chaque genre* (1830-1844, 7 vol. in-8o, 450 pl.); *Magasin de zoologie, d'anatomie comparée et de paléontologie* (1831-1844, 33 vol. in-8o, avec 1,787 pl.); *Genera des insectes* avec A. Percheron (1835, 6 vol. in-8o); *Species et iconographie générique des animaux articulés* (1843, in-8o, avec pl.); *Guide de l'éleveur des vers à soie*, (1856); *Production de la soie, situation, maladies et amélioration des races du ver à soie* (1857, in-8o); *Notes sur les éducations pour graine qu'il conviendrait de faire pour atténuer les désastreux effets de l'épizootie des vers à soie* (1857).

GUÉRIN DU ROCHER (Pierre), jésuite et orientaliste français, né près de Falaise en 1731, mort massacré à Paris le 2 septembre 1792. Il se livra, après la suppression de son ordre, à l'étude des langues orientales, entreprit plusieurs voyages dans ce but, et fit paraître, en 1776, l'*Histoire véritable des temps fabuleux* (3 vol. in-fol.), livre étonnant par ses paradoxes. Il y prétend que les mythologies antiques dérivent de l'Ecriture sainte, et que les premiers rois de l'Egypte ne sont autres que les patriarches de l'Ancien Testament. Au milieu de tout cela, on trouve un profond savoir, digne d'un meilleur emploi. Les philosophes du XVIIIe siècle, Voltaire surtout, se sont beaucoup égayés aux dépens de l'auteur; les orientalistes les plus graves l'ont réfuté sérieusement. Il reçut une pension de Louis XVI. Ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut arrêté après le 10 août 1792, et périt victime des massacres de septembre, avec son frère, Fr. Robert du Rocher, prêtre comme lui. En 1824, on a donné une nouvelle édition de l'*Histoire des temps fabuleux* (Besançon, 5 vol. in-8o).

GUÉRIN DU ROCHER (François-Robert), jésuite et écrivain français, frère du précédent, né à Falaise en 1736, massacré à Paris en 1792. Il passa plusieurs années en Orient où il s'occupa de l'œuvre des missions, revint en France au commencement de la Révolution, refusa de prêter serment à la constitution civile et partagea la triste fin de son frère. On a de lui : *Traité dogmatique de la vraie religion*, en collaboration avec le P. J. Grou, publié par Bergier (1786, 12 vol. in-12); *Lettre d'un missionnaire apostolique* (1792), et un poëme latin : *Architecturæ leges seu prima*